

1L1 SQ1 II : Humanisme : vers un espace culturel européen/ Modes du savoir et modes du pouvoir

L.A. n°1 : Texte n°1 : Erasme, Eloge de la folie, chap LIV

L'Éloge de la folie est un court ouvrage, écrit en latin sous le titre Encomium Moriae et rédigé en à peine deux semaines en Angleterre. Il met en scène la folie s'adressant directement au lecteur et dénonçant le dogmatisme et l'absence de raison de son temps. Ce petit traité qui reprend une tradition établie dès le Moyen Âge, celle de la mise en scène de la folie, pour faire une satire subtile de la société. Dans l'extrait qui suit, Érasme s'en prend aux moines.

[54] LIV.

- Aussitôt après le bonheur des théologiens, vient celui des gens vulgairement appelés Religieux ou Moines, par une double désignation fausse, car la plupart sont fort loin de la religion et personne ne circule davantage en tous lieux que ces prétendus solitaires. Ils seraient, à mon sens, les plus malheureux des hommes, si je ne les secourais de mille manières. Leur espèce est universellement exécrée, au point que leur rencontre fortuite passe pour porter malheur, et pourtant ils ont d'eux-mêmes une opinion magnifique. Ils estiment que la plus haute piété est de ne rien savoir, pas même lire. Quand ils braient comme des ânes dans les églises, en chantant leurs psaumes qu'ils numérotent sans les comprendre, ils croient réjouir les oreilles des personnes célestes. De leur crasse et de leur mendicité beaucoup se font gloire ; ils beuglent aux portes pour avoir du pain ; ils encombrent partout les auberges, les voitures, les bateaux, au grand dommage des autres mendiants. Aimables gens qui prétendent rappeler les Apôtres par de la saleté et de l'ignorance, de la grossièreté et de l'impudence ! Le plus drôle est que tous leurs actes suivent une règle et qu'ils croiraient faire péché grave s'ils s'écartaient le moins du monde de sa rigueur mathématique (...). Des hommes, qui professent la charité apostolique, poussent les hauts cris pour un habit différemment serré, pour une couleur un peu plus sombre. Rigidement attachés à leurs usages, les uns ont le froc de laine de Cilicie¹ et la chemise de toile de Milet², les autres portent la toile en dessus, la laine en dessous. Il en est qui redoutent comme un poison le contact de l'argent, mais nullement le vin ni les femmes. Tous ont le désir de se singulariser par leur genre de vie. Ce qu'ils ambitionnent n'est pas de ressembler au Christ, mais de se différencier entre eux. Leurs surnoms aussi les rendent considérablement fiers : entre ceux qui se réjouissent d'être appelés Cordeliers, on distingue les Coletans, les Mineurs, les Minimes, les Bullistes. Et voici les Bénédictins, les Bernardins, les Brigittins, les Augustins, les Guillemites, les Jacobins³, comme s'il ne suffisait pas de se nommer Chrétiens !

Leurs cérémonies, leurs petites traditions tout humaines, ont à leurs yeux tant de prix que la récompense n'en saurait être que le ciel. Ils oublient que le Christ, dédaignant tout cela, leur demandera seulement s'ils ont obéi à sa loi, celle de la charité. L'un étalera sa panse gonflée de poissons de toute sorte ; l'autre videra cent boisseaux de psaumes ; un autre comptera ses myriades⁴ de jeûnes, où l'unique repas du jour lui remplissait le ventre à crever ; un autre fera de ses pratiques un tas assez gros pour surcharger sept navires ; un autre se glorifiera de n'avoir pas touché à l'argent pendant soixante ans, sinon avec les doigts gantés ; un autre produira son capuchon, si crasseux et si sordide qu'un matelot ne le mettrait pas sur sa peau ; un autre rappellera qu'il a vécu plus de onze lustres au même lieu, attaché comme une éponge⁵ ; un autre prétendra qu'il s'est cassé la voix à force de chanter ; un autre qu'il s'est abruti par la solitude ou qu'il a perdu, dans le silence perpétuel, l'usage de la parole. Mais le Christ arrêtera le flot sans fin de ces glorifications : « Quelle est, dira-t-il, cette nouvelle espèce de Juifs ? Je ne reconnais qu'une loi pour la mienne ; c'est la seule dont nul ne me parle. Jadis, et sans user du voile des paraboles, j'ai promis clairement l'héritage de mon Père, non pour des capuchons, petites oraisons ou abstinences, mais pour les œuvres de foi et de charité. Je ne connais pas ceux-ci, qui connaissent trop leurs

45 mérites ; s'ils veulent paraître plus saints que moi, qu'ils aillent habiter à leur gré le
ciel des Abraxasiens⁶ ou s'en faire construire un nouveau par ceux dont ils ont mis les
mesquines traditions au-dessus de mes préceptes ! » Quand nos gens entendront ce
langage et se verront préférer des matelots et des rouliers⁷, quelle tête feront-ils en
se regardant ? En attendant, grâce à moi, ils jouissent de leur espérance. Et, bien qu'ils
50 soient étrangers à la chose publique⁸, personne n'ose leur témoigner de mépris,
surtout aux Mendiants qui détiennent les secrets de tous, parce qu'ils appellent les
confessions. Ils se font un crime, il est vrai, d'en trahir le secret, à moins toutefois qu'ils
n'aient bu et se veuillent divertir d'histoires plaisantes ; ils laissent alors le champ aux
suppositions, sans livrer les noms. N'irritez pas ces guêpes ; ils se vengeraient dans
55 leurs sermons où ils désignent un ennemi par des allusions indirectes, mais que tout
le monde saisit pour peu qu'on sache comprendre. Ils ne cesseront d'aboyer que si on
leur met la pâtée dans la bouche. Quel comédien, quel bateleur, trouverez-vous plus
forts que ces prédicateurs, rhéteurs ridicules assurément, mais habiles à singer les
usages traditionnels de la rhétorique ? Comme ils gesticulent, Dieux immortels !
60 Comme ils savent adapter la voix, et fredonner, et s'agiter, et changer successivement
l'expression de leur visage, et à tout bout de champ s'exclamer ! Ces recettes pour
prêcher sont un secret que les petits frères se passent de main en main.

Traduction de Pierre de Nolhac, Paris, Classiques Garnier, 1936

1. Laine faite à partir de boucs ou de chèvres et de médiocre qualité. 2. Toile très fine et remarquable pour sa teinture. 3. Ce sont tous des noms d'ordre religieux. 4. Myriade : très grand nombre, quantité immense. 5. Siméon le Stylite passa trente ans de sa vie en haut d'une colonne (422-452). 6. Secte gnostique d'Alexandrie qui désigne ici des hérétiques. 7. Voiturier qui assurait le transport public des marchandises. 8. La chose publique est un concept qui se réfère à un état gouverné au moins partiellement en fonction du bien du peuple, par opposition à un état gouverné en fonction du bien privé des membres d'une classe ou d'une personne unique.

II Humanisme / La question de l'homme .../ Modes de savoirs et modes de pouvoir

Séance n° ... : L.A. n°2 : extrait du *Discours sur la servitude volontaire*, Etienne de La Boétie

Étienne de La Boétie est né en 1530 à Sarlat, dans le Sud-Ouest de la France. Très jeune, il devient conseiller au Parlement de Bordeaux. Pendant les troubles religieux qui affectent la région, La Boétie tente de mener une politique de conciliation mais ses missions au service du roi s'achèvent rapidement car il meurt de maladie à trente-deux ans, en 1563. S'il est célèbre encore aujourd'hui, c'est grâce à son ami Michel de Montaigne qui l'évoque à plusieurs reprises dans ses *Essais*. Leur amitié, interrompue prématurément par la mort de La Boétie est presque proverbiale avec cette expression restée célèbre : « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». À sa mort, les manuscrits de La Boétie furent légués à Montaigne qui prévoyait de donner une place de choix dans ses *Essais* au *Discours de la servitude volontaire*. Il fut devancé par des calvinistes qui publièrent une édition pirate en 1574, rééditée en 1576 avec le titre *Contr'un*. Les partisans de la Réforme y voyaient une critique du pouvoir royal en France, ce qui réduisait la portée de ce discours. En effet La Boétie se propose de réfléchir à un problème politique majeur dans l'Histoire : pourquoi l'humanité accepte-t-elle la domination d'un tyran ? Ce court traité envisage les différentes possibilités qui amènent le peuple à accepter l'asservissement : par bêtise, habitude, ou corruption et analyse les structures de la société qui rendent possible un tel État. L'auteur pose les problèmes de cette servitude volontaire mais n'envisage pas de recours à la violence pour en sortir. Pour lui, le simple fait de ne plus servir le tyran mettra fin à son pouvoir : « Je ne veux pas que vous le poussiez ni le branliez, mais seulement que vous ne le souteniez plus. Et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé la base, de son poids même fondre en bas, et se rompre. » (présentation < du CNED, dossier consacré à l'humanisme).

Texte complémentaire n°1 à la L.A. n°2 : extrait du *Discours sur la servitude volontaire*, E. de La Boétie, version originale

Mais o bon dieu, que peut estre cela ? Comment dirons nous que cela s'appelle ? Quel malheur est celui la ? Quel vice ou plustost quel malheureux vice voir un nombre infini de personnes, non pas obeir, mais servir ; non pas estre gouvernés, mais tirannisés, n'aians ni bien, ni parens, femmes ny enfans ni leur vie mesme qui soit a eux, souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée non pas d'un camp barbare contre lequel il faudroit despendre son sang et sa vie devant, mais d'un seul ; non pas d'un Hercule ny d'un Samson, mais d'un seul hommeau, et le plus souvent le plus lasche et femelin de la nation ; non pas accoustumé a la poudre des batailles, mais encore a grand peine au sable des tournois, non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de servir vilement a la moindre femmelette ; appellerons nous cela lascheté ? Dirions nous que ceux qui servent soient couards et recreus ? Si deux si trois si quatre ne se defendent d'un, cela est estrange, mais toutesfois possible ; bien pourra l'on dire lors a bon droict que c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille endurent d'un seul, ne dira l'on pas qu'ils ne veulent point, non qu'ils n'osent pas se prendre a luy, et que c'est non couardise mais plustost mespris ou desdain ? Si l'on void non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pais, mille ville, un million d'hommes n'assaillir pas un seul, duquel le mieulx traité de tous en reçoit ce mal d'estre serf et esclave, comment pourrons nous nommer cela ? est ce lascheté ? Or il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuvent passer, deux peuvent craindre un et possible dix ; mais mille, mais un million, mais mille villes si elles ne se deffendent d'un, cela n'est pas couardise, elle ne va point jusques la ; non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'un seul eschelle une forteresse, qu'il assaille une armée, qu'il conqueste un royaume. Doncques quel monstre de vice est cecy, qui ne merite pas encore le tiltre de couardise, qui ne trouve point de nom asses vilain, que la nature desadvoue avoir fait, et la langue refuse de nommer ?

Texte tiré du manuscrit de Mesmes destiné à des amis de Montaigne

SQ1 II Modes de savoirs et modes de pouvoir

L.A. n°2 : Texte n°2 : Etienne de La Boétie, *Discours sur la servitude volontaire*, 1546-48 (rédaction présumée –selon Montaigne--)

À sa mort, les manuscrits de La Boétie furent légués à Montaigne qui prévoyait de donner une place de choix dans ses Essais au Discours de la servitude volontaire. Il fut devancé par des calvinistes qui publièrent une édition pirate en 1574, rééditée en 1576 avec le titre Contr'un. Les partisans de la Réforme y voyaient une critique du pouvoir royal en France, ce qui réduisait la portée de ce discours. En effet La Boétie se propose de réfléchir à un problème politique majeur dans l'Histoire : pourquoi l'humanité accepte-t-elle la domination d'un tyran ? L'extrait suivant se situe juste après l'exorde, au début du discours et pose le problème du rapport de force entre tyran et peuples asservis.

Pour le moment, je désirerais seulement qu'on me fît comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois tout d'un Tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a de pouvoir de leur nuire, qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal, s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui, que de le contredire. Chose vraiment
5 surprenante (et pourtant si commune, qu'il faut plutôt en gémir que s'en étonner) ! c'est de voir des millions de millions d'hommes, misérablement asservis, et soumis tête baissée, à un joug déplorable, non qu'ils y soient contraints par une force majeure, mais parce qu'ils sont fascinés et, pour ainsi dire, ensorcelés par le seul nom d'un qu'ils ne devraient redouter, puisqu'il est seul, ni chérir puisqu'il est, envers eux tous, inhumain et cruel. Telle est pourtant la faiblesse des hommes ! Contraints à l'obéissance, obligés de
10 temporiser, divisés entre eux, ils ne peuvent pas toujours être les plus forts. Si donc une nation, enchaînée par la force des armes, est soumise au pouvoir d'un seul (comme la cité d'Athènes le fut à la domination des trente tyrans¹), il ne faut pas s'étonner qu'elle serve, mais bien déplorer sa servitude, ou plutôt ne s'en étonner, ni s'en plaindre ; supporter le malheur avec résignation et se réserver pour une meilleure occasion à venir.

Nous sommes ainsi faits que les communs devoirs de l'amitié absorbent une bonne part de notre vie. Aimer la vertu, estimer les belles actions, être reconnaissant des bienfaits reçus, et souvent même réduire notre propre bien-être pour accroître l'honneur et l'avantage de ceux que nous aimons et qui méritent d'être aimés ; tout cela est très naturel. Si donc les habitants d'un pays trouvent, parmi eux, un de ces hommes
15 rares qui leur ait donné des preuves réitérées d'une grande prévoyance pour les garantir, d'une grande hardiesse pour les défendre, d'une grande prudence pour les gouverner ; s'ils s'habituent insensiblement à lui obéir ; si même ils se confient à lui jusqu'à lui accorder une certaine suprématie, je ne sais si c'est agir avec sagesse, que de l'ôter de là où il faisait bien, pour le placer où il pourra mal faire, cependant il semble très naturel et très raisonnable d'avoir de la bonté pour celui qui nous a procuré tant de biens et de ne pas
20 craindre que le mal nous vienne de lui.

Mais ô grand Dieu ! Qu'est donc cela ? Comment appellerons-nous ce vice, cet horrible vice ? N'est-ce pas honteux, de voir un nombre infini d'hommes, non seulement obéir, mais ramper, non pas être gouvernés, mais tyrannisés, n'ayant ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même qui soient à eux ? Souffrir les rapines², les brigandages, les cruautés, non d'une armée, non d'une horde de barbares, contre lesquels
25 chacun devrait défendre sa vie au prix de tout son sang, mais d'un seul ; non d'un Hercule ou d'un Samson³, mais d'un vrai Mirmidon⁴ souvent le plus lâche, le plus vil et le plus efféminé de la nation, qui n'a jamais flairé la poudre des batailles, mais à peine foulé le sable des tournois ; qui est inhabile, non seulement à commander aux hommes, mais aussi à satisfaire la moindre femmelette ! Nommerons-nous cela lâcheté ? Appellerons-nous vils et couards les hommes soumis à un tel joug ? Si deux, si trois, si quatre cèdent à un seul ; c'est étrange, mais toutefois possible ; peut-être avec raison, pourrait-on dire : c'est faute de cœur.
35 Mais si cent, si mille se laissent opprimer par un seul, dira-t-on encore que c'est de la couardise, qu'ils n'osent se prendre à lui, ou plutôt que, par mépris et dédain, ils ne veulent lui résister ? Enfin, si l'on voit non pas cent, non pas mille, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes ne pas assaillir, ne pas écraser celui

40 qui, sans ménagement aucun, les traite tous comme autant de serfs et d'esclaves : comment qualifierions-nous cela ? Est-ce lâcheté ? Mais pour tous les vices, il est des bornes qu'ils ne peuvent dépasser. Deux hommes et même dix peuvent bien en craindre un, mais que mille, un million, mille villes ne se défendent pas contre un seul homme ! Oh ! Ce n'est pas seulement couardise, elle ne va pas jusque-là ; de même que la vaillance n'exige pas qu'un seul homme escalade une forteresse, attaque une armée, conquière un royaume ! Quel monstrueux vice est donc celui-là que le mot de couardise ne peut rendre, pour lequel toute expression manque, que la nature désavoue et la langue refuse de nommer ?...

Texte adapté par Charles Teste, 1836

1. *Après avoir perdu la guerre du Péloponnèse, en 404 avant J.-C., Athènes fut gouvernée par trente membres de l'aristocratie, appelés les Trente tyrans qui se montrèrent particulièrement cruels.* 2. *Rapines : vols. 2. Hercule (...)* Samson : *Hercule ou héraclès est un demi-dieu et héros célèbre par sa force, son courage et ses nombreux exploits légendaires. Samson Samson un juge d'Israël pendant vingt ans (xii^e siècle av. J.-C.)* 3. *Son histoire est écrite dans le Livre des Juges : son histoire comporte des aspects extraordinaires. Devenu adulte, il déploie une force extraordinaire.* 4. *Voici la note du traducteur, Charles Teste : « Dans l'original on trouve Hommeau, que les annotateurs ont traduit par Hommet, Hommelet : petit homme. J'ai cru pouvoir mettre à la place : Mirmidon. L'emploi de ce dernier mot, qmui m'a paru exprimer tout à fait la pensée de l'auteur, m'a été inspiré par une chanson, que tout le monde connaît, de notre tant bon ami Béranger, Qu'il nous pardonne ce larcin ! ». Mirmidon (ou myrmidon) : Petit homme chétif, insignifiant.*

1ère L1 Séquence n°1 II Humanisme / la question de l'homme : Modes de savoirs et modes de pouvoir

L.A. n°3 : Texte n°1 : Rabelais, *Gargantua*, « l'Abbaye de Thélème », 1534

François Rabelais (vers 1483-1553) exprime sa vision optimiste et satirique du monde à travers les aventures de géants dont celle de Gargantua. L'œuvre du même nom fut publiée en 1534 : dans l'épisode suivant, F. Rabelais imagine une abbaye originale.

Toute leur vie était dirigée non par les lois, des statuts ou des règles, mais selon leur volonté et leur libre-arbitre¹. Ils sortaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur venait. Nul ne les éveillait, nul ne les forçait ni à boire, ni à manger, ni à faire quoi que ce soit. Ainsi en avait décidé Gargantua. Et leur règlement se limitait à cette clause :

5

FAIS CE QUE VOUDRAS,

parce que les gens libres, bien nés, bien éduqués, vivant en bonne société, ont naturellement un instinct, un aiguillon² qu'ils appellent honneur et qui les pousse toujours à agir vertueusement et les éloigne du vice. Quand ils sont affaiblis et asservis par une vile sujétion ou une contrainte, ils utilisent ce noble penchant, par lequel ils aspiraient librement à la vertu, pour se défaire du joug de servitude³; car nous entreprenons toujours ce qui est défendu et convoitons ce qu'on nous refuse.

10

Grâce à cette liberté, ils rivalisèrent d'efforts pour faire tous ce qu'ils voyaient plaire à un seul. Si l'un ou l'une d'entre eux disait : " Buvons ", tous buvaient. Si on disait : " Jouons ", tous jouaient. Si on disait : " Allons nous ébattre⁴ aux champs ", tous y allaient. Si c'était pour chasser au vol ou à la cour, les dames, montées sur de belles haquenées⁵, avec leur fier palefroi⁶, portaient chacune sur leur poing joliment ganté un épervier, un lanier⁷, un émerillon⁸; les hommes portaient les autres oiseaux.

15

Ils étaient si bien éduqués qu'il n'y avait aucun ou aucune d'entre eux personne qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments de musique, parler cinq ou six langues et s'en servir pour composer en vers aussi bien qu'en prose. Jamais on ne vit des chevaliers si preux⁹, si nobles, si habiles à pied comme à cheval, si vigoureux, si vifs et maniant toutes les armes, que ceux qui se trouvaient là. Jamais on ne vit des dames si élégantes, si mignonnes, moins désagréables, plus habiles de leurs doigts à tirer l'aiguille et à s'adonner à toutes les activités convenant à une femme noble et libre, que celles qui étaient là.

20

Pour ces raisons, quand le temps était venu pour un des membres de l'abbaye d'en sortir, soit à la demande de ses parents, soit pour d'autres motifs, il emmenait avec lui une des dames, celle qui l'avait choisi pour chevalier servant, et on les mariait ensemble. Et s'ils avaient bien vécu à Thélème dans le dévouement et l'amitié, ils cultivaient encore mieux ces vertus dans le mariage ; leur amour mutuel était aussi fort à la fin de leurs jours qu'aux premiers temps de leurs noces.

25

François Rabelais, *Gargantua*, livre LVII (1534). Version modernisée parue au « Seuil »

1. pouvoir de l'homme de choisir par sa seule volonté ; 2. un stimulant (sens figuré) ; 3. soumission digne de mépris ; 4. amuser ; 5. juments dressées pour les dames ; 6. chevaux destinés à la chasse ; 7. faucon dressé pour la chasse ; 8. petit faucon ; 9. vaillants, courageux.